

Charmante soirée

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung**

Band (Jahr): **15 (1939-1940)**

Heft 33

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-712367>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



LE SOLDAT ROMAND

Une lourde tâche de notre aviation

« Au cours du combat, un avion suisse est tombé près de Boécourt, aux environs de Glovelier. Le pilote, le lt. R. Rickenbacher, né en 1915, a perdu la vie au service de la patrie. »

Ce dernier alinéa d'un bref communiqué de l'état-major d'armée, publié dans les journaux de la semaine dernière et relatant une nouvelle violation de notre frontière, a profondément affligé la population suisse qui s'inquiète à juste titre de la fréquence des incursions d'avions étrangers dans notre espace aérien.

Il ne saurait faire de doute qu'avec le développement de la guerre, elles ne deviennent encore plus nombreuses par la suite. C'est donc une lourde tâche qui incombera à nos escadrilles de chasse chargées de faire atterrir les avions étrangers qui s'égareront — volontairement ou non — au-dessus de notre sol.

Les expériences faites l'ont démontré: les signaux et les manœuvres sont lettre morte pour le pilote étranger qui n'a qu'un souci, celui de ramener intacte sa machine à sa base. Dans ces conditions, il ne reste à nos chasseurs qu'à engager le combat et le gagner. Dans l'ac-

complissement de cette mission, l'un de nos jeunes officiers aviateurs vient de trouver une mort glorieuse. C'est là le premier sacrifice que la patrie a demandé à l'un de ses soldats, les armes à la main, face à l'intrus. Chacun en conservera un souvenir ému.

Bien qu'il faille s'abstenir de tout commentaire sur cette regrettable affaire, on ne peut s'empêcher de constater une fois de plus combien on fait peu de cas — du moins, dans ce domaine — de notre neutralité. Mais, par son action énergique, notre aviation a donné une nouvelle preuve de la volonté du pays de faire respecter son territoire coûte que coûte. Ce que font nos pilotes, notre armée de terre le fera si besoin est, avec le même courage tranquille et la même tenacité.

A l'heure où la bataille gigantesque, engagée entre les grandes puissances qui nous entourent, semble entrer dans une phase décisive, nous sommes tous à notre poste et nous veillons en achevant calmement notre préparation.

Confiance! est le mot d'ordre de l'armée suisse. Elle saura, s'il le faut, défendre le pays jusqu'à la dernière limite de ses moyens et de ses forces. N.

CHARMANTE SOIRÉE

(Fin.)

Chacun fait ses pronostics. Mais l'officier de garde nous a rejoints dans les escaliers.

— Equipez-vous, fusil, casque, masque à gaz, sac complet... caporal Martin, rassemblez-moi ces hommes.

En un rien de temps, tous ces gens qui chantaient paisiblement sont transformés en de redoutables fantassins, immobilisés en un garde-à-vous. Nous voilà collés, il ne reste plus qu'à marcher.

— Tu as raison. Talus, ce sera la patrouille, chuchote Sciure. D'autres officiers arrivent, les nôtres. En nous éclairant de sa lampe de poche, pour une inspection dont le sort du pays dépendra peut-être, «l'officier punitif» projette de gigantesques ombres — celles des redoutables fantassins en punition — sur le mur de la maison.

— A moi!

On s'est rassemblé autour du lieutenant qui nous a appelés, et on attend son discours.

— Votre cas est grave, il mérite cinq à dix jours d'arrêts de rigueur. J'ai été obligé de faire rapport au bataillon. Plus d'une fois l'un ou l'autre de vos camarades a été surpris dehors après l'appel du soir. Il fallait une fois sévir. Que ceci ne se reproduise plus. Si vous voulez sortir après l'appel, demandez une permission. On vous l'accordera. Mais je ne veux pas de fantaisie.

Pendant ce temps, deux autres officiers déploient une carte sous un réverbère — une modeste lampe de village — tirent crayons et blocs de leurs poches, préparent probablement un plan d'attaque. Nous, qui ne sommes pas Vaudois pour des prunes, nous prenons cela gaiement. A quoi bon s'émouvoir. On n'en meurt pas.

— Ça y est, remarque Carrousel qui observait les faits et gestes des officiers, ils vont nous faire chercher des messages dans le terrain.

— Y aura du sport!

Devant ce moral réjouissant de notre part, nos chefs ne peuvent s'empêcher de marquer leur satisfaction:

— Vous avez commis une faute, nous dit le capitaine, mais je vois avec plaisir que vous savez en supporter les conséquences avec bonne humeur.

Nous, pendant ce temps, on se bombe le torse. On est des types, tout-de-même! Après cela c'est la distribution des ordres, des messages à donner au corps de garde de Fontaines, de Basvillars...

— Vous quatre, nous dit le lieutenant, patrouille rouge, vous cinq, patrouille verte et les autres patrouille bleue.

Près de nous une autre patrouille de caporaux qui jurent. Ils devaient passer la nuit avec leur femme et voilà qu'ils doivent eux aussi, filer en patrouille. Nous, on trouve le moyen d'en rigoler.

— Détachement, en avant marche!

Minuit juste. Heureusement, nous ne savons pas où l'on nous mène.

— Je pense qu'on va jusqu'à Longeville, prétend Sciure.

Et notre patrouille, composée de Nicole, Sciure, Carrousel, Calamin et moi, prend le départ à grand train. Si l'on exigeait de nous une telle allure, on protesterait, mais comme nous nous imposons cela volontairement, pour avoir plus vite fait, personne ne bronche. Nous quittons bientôt le village et pour nous enfoncer dans le brouillard. L'humidité nous pénètre jusqu'aux os. Les arbres n'ont plus que des formes cotonneuses, estompées. Pas un bruit, pas un souffle dans cette nature morte de novembre.

Une des premières qualités du soldat: le courage

Le courage doit être une qualité inhérente au métier même des armes. On ne conçoit pas en effet qu'un soldat, quel que soit son rang dans l'armée, ne la possède pas, car ce serait la négation même de l'esprit du devoir et de sacrifice qui doit l'animer dans toutes les circonstances. Mais s'il doit en être ainsi, en théorie, la pratique vient malheureusement opposer à cette conception la réalité des faiblesses humaines, avec lesquelles il est toujours prudent de compter. Si, autrefois, alors que l'armée n'était qu'une faible partie de la nation, quand ses membres, formant en somme une caste spéciale, passaient de longues années sous les drapeaux à apprendre, par une pratique journalière et par des actions de guerre fréquentes, les vertus jugées nécessaires pour remplir honorablement leur devoir, il était plus facile d'enseigner à chacun le stoïcisme, l'abnégation, l'oubli de soi-même, sentiments qui parvenaient souvent à réprimer la pusillanimité inhérente à l'égoïsme et au bien-être. Aujourd'hui de pareils enseignements sont presque impossibles avec la durée limitée du service et avec le développement actuel de la puissance militaire des Etats appelant à un moment donné sous les armes la nation entière. Aussi doit-on s'attendre à ce que de semblables masses ne réalisent jamais complètement le concept théorique du courage individuel. Pourtant la période de mobilisation que nous vivons depuis bientôt dix mois doit permettre à nos chefs militaires de cultiver et de développer par tous les moyens, dans leur troupe respective, cette qualité qui fait la force morale d'une armée, du premier au dernier homme: le courage.

Ce n'est que par la discipline et l'éducation morale que l'on peut réagir contre la poltronnerie ou même le laisser-aller derrière lequel se cache souvent la lâcheté: par la discipline, en contrôlant avec fermeté l'action individuelle de chaque homme et, par l'éducation morale, en faisant appel aux nobles sentiments du patrio-

tisme, de l'honneur militaire et du dévouement au drapeau. Il est à désirer que ces sentiments soient développés non seulement dans l'armée, mais encore parmi la jeunesse où l'empreinte est plus durable, et que tous les programmes de l'enseignement intellectuel, à tous les degrés, fassent une place importante à ces matières et déposent dans les jeunes esprits les germes des vertus auxquelles on puisse faire appel le jour du danger.

Le courage est souvent une qualité naturelle et alors il devient une seconde nature, en ce sens que l'homme est identique à lui-même au milieu des plus grands périls, et qu'il ne perd alors rien de son sang-froid, ni de sa valeur. C'est ainsi que doit être tout vrai soldat. Mais parfois le courage n'est que la résultante de l'éducation ou des sentiments innés ou provoqués du devoir et de l'honneur; même dans ces conditions, le courage est une vertu très honorable, et s'il provoque, chez certaines individualités, une déperdition momentanée des facultés, il faut s'incliner devant lui, car il indique, chez ceux qui le ressentent, une grande force de volonté jointe à beaucoup de mérite, et on peut être à peu près certain qu'il ne faiblira pas.

Enfin, chez les natures incultes, il n'est quelquefois provoqué que par la crainte de la discipline; il est alors de mauvais aloi et on ne peut guère espérer qu'il subsistera dans des périodes critiques. C'est alors que les chefs de tous grades doivent employer, sans ménagements, toute l'énergie dont ils sont capables pour en imposer à ceux qui seraient tentés de donner le mauvais exemple sous ce rapport.

La guerre moderne — les événements actuels nous l'apprennent cruellement — exige des combattants un courage que l'on est tenté de qualifier de surhumain, aussi n'est-il pas superflu d'insister sur l'attention toute particulière qu'il y a lieu de vouer aujourd'hui au développement de cette qualité première du soldat. N.

Il fait de temps en temps plus sombre, quand nous traversons une forêt dont on ne voit que des formes pointues, plus noires encore. Quand on approche d'un village, on devine dans le lointain un halo, une lueur, puis de faibles lumières qui éclairent le vide et le silence. Tout cela ressemble à un paysage de jugement dernier: maisons blafardes, rues désertes, chars abandonnés. Une sentinelle, en nous voyant, sort de sa torpeur de statue, se remue lentement au fond de sa guérite, comme une momie au fond d'un sarcophage.

On fait halte sous une lampe et on tire une carte de sa poche. On discute le chemin à suivre, puis on repart, plus sûr de sa direction. On replonge alors dans le coton où tout est humide: route, herbe, arbres. Les heures passent, nous continuons à marcher d'un train d'enfer, en chantant dans les villages pour faire voir que nous ne sommes pas des gens crevés. Le but a été repéré sur la carte. Dans chaque village, on passe au corps de garde pour chercher «le message suivant» qui nous donne de nouveaux ordres. Et maintenant nous avons cueilli le dernier message qui dit: «Rentrez par le plus court chemin.»

— Ça nous fait une belle jambe, il n'y en a qu'un, de chemin! crie Carrousel.

De temps en temps, la bande grise de la route s'élargit et se divise devant nous. C'est un carrefour. Arrêt. Lumière. Déploiement de cartes.

Discussions:

— Non, maintenant il faut prendre à droite, ce chemin qui monte.

— Parfaitement, on arrive au bout de 200 mètres près d'une grosse ferme.

— Montre voir.

Et les 5 hommes forment un groupe serré de casques bais-

sés sur leur carte. Le groupe se disloque et repart en faisant sonner les gros souliers sur la route.

Au loin, à l'entrée d'un village, une lampe de bécane nous révèle la présence d'un homme, d'un officier, qui transi de froid, attend les patrouilles.

Naturellement, par bravade, nous nous mettons à chanter à tue-tête.

— Eh bien, vous avez drôlement marché, dit-il. Je ne pensais pas vous voir avant trois heures...

Il venait de sonner deux heures et demie.

Nous sommes curieux de savoir ce que sont devenues les autres patrouilles.

— Où avez-vous envoyé les autres? insinue Calamin.

— Oh, pas moins loin que vous, vous les rencontrerez peut-être.

— Allons-y, interrompt Carrousel, pour montrer que nous sommes pressés d'en finir. Car déjà le froid du brouillard pénètre dans notre dos mouillé de sueur.

De nouveau nous nous enfonçons dans le coton noir, sur la route mouillée et brillante. L'humidité est telle que nos cheveux sont perlés, si bien qu'on ne sait plus s'ils sont mouillés par la sueur ou par le brouillard. N'importe, on continue à marcher, vivement. Encore deux villages à passer, plus qu'un village... on accélère encore, sentant la fin de la course approcher... nous allons arriver. Enfin une lueur au fond devant nous. Ce doit être notre patelin.

— Je vais annoncer l'arrivée de la patrouille au corps de garde, nous dit le caporal, rentrez toujours.

Nous ne nous faisons pas prier. Nous rentrons au cantonnement, sûrs de produire une grande impression sur les non-punis. Nous nous demandons aussi si les autres patrouilles sont rentrées.

